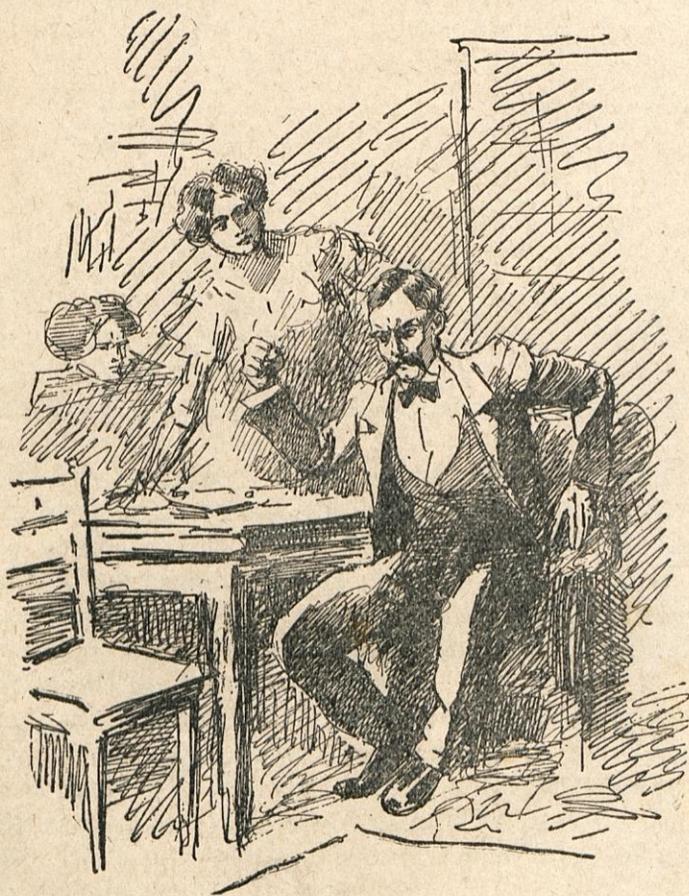


N° 118 Prix 1 fr 20

Belgique : 1 fr 50



*Furieux, il donna un coup de poing sur
la table...*

C. I.

(p. 3685).

LIVRAISON 469

Paris 20-8-1932

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Le déjeuner étant terminé, les deux hommes se levèrent et sortirent. Tout en fumant leurs cigares, ils remouèrent dans la direction de la banque et, devant la porte, se séparèrent.

*
**

Amy Nabot était fort préoccupée.

Depuis l'instant où, la veille, elle avait remis la lettre, qu'elle adressait à James Wells, à la femme de service, elle n'avait plus revu celle-ci.

Elle se demandait avec angoisse si sa lettre avait été bien mise à la poste.

Elle avait espéré toute la journée le retour de cette femme, mais la nuit était venue, sans qu'elle parut.

La jeune femme avait passé toute la journée seule, enfermée dans la chambre où elle était prisonnière.

Les heures s'étaient écoulées, lentes et lourdes, sans qu'elle eut la moindre communication avec le dehors.

Baharoff ne s'était pas montré.

Amy en éprouvait une sensation de soulagement ; elle avait beaucoup souffert des sarcasmes et des insultes qu'il lui avait fallu entendre la nuit précédente.

Mais, en même temps, la solitude lui pesait.

Que faire dans cette pièce où elle n'avait rien qui put lui permettre de tuer le temps.

Elle se promit de demander à la femme de service, lorsqu'elle la reverrait, de lui apporter des journaux, des livres et un travail de couture... Elle ne pouvait rester ainsi inactive tout le long du jour.

Mais sans doute cette vie-là n'allait-elle pas durer longtemps ? Il faudrait bien que Baharoff lui dit ce qu'il comptait faire d'elle...

Et la jeune femme se perdait en conjectures.

Que pouvait-il bien vouloir ?

Elle ne devinait pas... Bien souvent, elle s'était trouvée dans une position critique ; mais jamais aucune ne lui avait semblé aussi mystérieuse que celle-là...

Elle savait toujours ce que voulaient d'elle ses ennemis...

La veille, en voyant paraître Baharoff, elle s'était imaginée qu'elle devinait. Le banquier devait nourrir pour elle un amour dangereux et brutal et c'était la peur qui l'avait fait s'évanouir... Elle se souvenait de la terrible scène qui s'était passée à Paris, bien des années auparavant...

Mais les discours cyniques de Baharoff, lorsqu'elle était revenue à elle l'avaient en partie rassurée...

Rassurée et rendue perplexe...

Car alors, si ce n'était pas pour assouvir son désir qu'il l'avait fait enlever ; pour quelle raison la retenait-il prisonnière dans son château de Charlottenbourg ?...

Elle ignorait le double rôle du banquier ; elle ne savait pas qu'outre un magnat de la Haute-Finance, il était aussi l'inspirateur et un des chefs du Service secret...

Et il valait mieux sans doute qu'elle l'ignorât, car la malheureuse jeune femme se fut doublement torturée...

Déjà, la pensée qu'elle ne pourrait mener à bien, tant qu'elle serait retenue dans cette geôle, la mission qu'elle s'était donnée pour but d'accomplir, pesait sur son cœur.

Enfin, un serviteur vint lui apporter son petit déjeuner.

C'était un valet qu'elle n'avait pas encore vu et elle dut se faire violence pour ne pas lui demander ce qu'était devenue la servante qui était venue la veille.

Pourvu qu'elle n'ait pas livré la lettre qu'elle envoyait à James Wells ?...

Si cela était, elle était perdue...

Personne ne viendrait à son aide ; personne ne pourrait la délivrer, hors James Wells, puisque personne ne savait qu'elle était prisonnière.

Et, à cette pensée, un désespoir sans nom s'empara d'elle...

Le dîner lui fut encore servi par le domestique.

Tout espoir s'évaporait désormais...

La femme ne viendrait pas lui apporter le récépissé postal et réclamer sa récompense...

Elle devait avoir été découverte...

Cependant, espérant contre toute raison, Amy épiait toujours le bruit des pas dans le couloir.

Mais les heures passaient...

La nuit était venue...

Une véritable crise de nerfs abattit Amy sur le lit... Elle pleurait désespérément, de gros sanglots la secouaient toute... Aucune pensée ne parvenait à la consoler...

Elle se voyait perdue... perdue... sans recours... Rien. Personne ne viendrait la tirer de cette affreuse prison...

Elle s'endormit ainsi, comme un enfant qui, ayant trop pleuré, est à bout de forces...

L'aube vint de nouveau...

Et avec les premiers rayons du jour, son désespoir s'accrut de nouveau... Elle se trouva encore une fois, face à face avec le terrible problème...

Vers midi, le domestique inconnu reparut. Il portait un plateau, sur lequel étaient les plats du déjeuner.

Sur son visage fermé, sur ses traits durs, la jeune femme crut voir errer un sourire ironique, une expression moqueuse...

Mais l'homme ne prononça pas un mot et Amy crut avoir été le jouet de son imagination.

L'après-midi se passa sans que rien ne fut venu redonner espoir et courage à la jeune femme...

Elle se voyait sombrer dans un gouffre d'horreur sans nom...

La servante ne revenait pas...

Elle avait été surprise, certainement ; ou bien elle l'avait dénoncé...

Dans l'une ou l'autre de ces hypothèses, tout espoir était perdu pour Amy...

La malheureuse jeune femme était annihilée par l'angoisse...

Quelques rares étoiles parurent dans le ciel et Amy les vit suspendre leur clarté scintillante sous la voûte du ciel...

Une prière fervente s'échappa de son cœur..

Le domestique revint, portant le plateau du dîner...

Ce fut encore une petite trêve ; mais elle ne dura guère... La solitude, lourde, pesante, angoissante, reprit possession du cœur d'Amy...

Rien n'arriverait ce soir encore...

Elle était vraiment abandonnée de Dieu... abandonnée des hommes...

Allait-on, éternellement, l'oublier dans sa prison...

Il lui semblait déjà qu'il y avait des semaines, des mois, qu'elle était enfermée dans cette chambre...

Et c'était, seulement, le troisième soir...

Sans courage, à bout de forces, la jeune femme s'étendit sur le lit et chercha le sommeil qui la fuyait...

Elle n'avait pas pris la peine de se déshabiller, tant il lui semblait qu'un événement devait arriver...

Enfin, elle s'assoupit, oubliant les heures terribles qu'elle vivait...

Mais, vers minuit, un bruit de pas, dans le couloir la fit sursauter.

Elle s'assit sur le lit et tendit l'oreille.

Il ne pouvait y avoir de doutes ; des pas venaient vers sa chambre, s'arrêtaient devant la porte...

Bientôt, celle-ci s'ouvrit.

La jeune femme bondit sur ses pieds et se précipita vers la porte.

Un espoir venait de traverser son cœur.

Peut-être venait-on la délivrer...

Mais elle s'arrêta net, figée dans son élan.

Devant elle, un homme venait de paraître : c'était Baharoff.

Amy Nabot recula jusqu'au mur en tendant les bras en avant, comme pour se défendre...

Un véritable sentiment de terreur venait de s'emparer d'elle en voyant paraître son tourmenteur.

L'heure fatale venait de sonner!

Baharoff sourit en voyant l'expression d'épouvante qui venait de se peindre sur les traits d'Amy.

Il semblait jouir de la peur de sa victime.

Il se rapprocha d'elle, toujours la fixant dans les yeux, toujours souriant, avec cette expression cruelle de l'oiseleur qui fascine le malheureux volatile dont il va s'emparer et qui est paralysé par son regard...

— Eh bien! Amy, je te fais donc toujours peur? dit-il d'une voix sarcastique.

Elle ne répondit pas; elle tremblait de la tête aux pieds; elle paraissait absolument incapable de se mouvoir...

Le banquier haussa les épaules; puis d'une voix froide, pleine d'indifférence, il prononça :

— Prépare-toi à partir...

— Partir?... Où? demanda-t-elle.

Ces paroles étaient sorties de ses lèvres comme malgré elle ; elle sentait peser sur son cœur l'oppression d'un destin tragique...

Elle aurait voulu protester, parler avec véhémence, mais seul un râle sortit de ses lèvres, après la question inutile qu'elle avait posée...

Baharoff lui tendit son manteau et son chapeau en répétant :

— Allons, habille-toi...

Elle le regardait avec des yeux agrandis par l'épouvante; sans doute, un sort tragique l'attendait et, à cette pensée, Amy perdait tout courage, elle eut voulu supplier, implorer son bourreau qui la couvait d'un œil sardonique et dur...

Enfin, elle parvint à articuler :

— Où voulez-vous m'emmener?...

Baharoff la considéra d'un air méprisant.

— Comme les femmes aiment prononcer des mots inutiles? dit-il en riant sarcastiquement. Que t'importe l'endroit où je vais te mener?... N'as-tu pas envie de sortir d'ici... Le séjour dans cette chambre te paraît-il si plaisant que tu aies besoin, pour la quitter, de tant d'explications?... Allons, vite... plus vite... tu verras bien où je te conduirai...

Et comme elle tremblait toujours, il ajouta :

— N'aie donc pas peur... Tu seras certainement mieux qu'ici là où l'on va te conduire...

La malheureuse Amy n'avait plus de doute...

Volontairement ou involontairement, la domestique l'a trahie...

Baharoff doit connaître sa tentative de se mettre en rapports avec James Wells et pour éviter qu'on la trouve là, il l'enlève de nouveau...

Elle voudrait lutter, se rebeller; mais l'insomnie, les angoisses de ces jours derniers l'ont épuisée; elle ne peut se soumettre et quand Baharoff se rapproche d'elle, lui jette sur les épaules son manteau, elle se laisse faire...

Comme la malheureuse enfle les manches du manteau, Baharoff tirant de sa poche un mouchoir, imbibé de chloroforme, le lui met sous le nez...

Le résultat ne se fait pas attendre...

Amy ne résiste pas un instant à la puissance du narcotique; elle tombe dans le bras de son bourreau...



Baharoff a étendu la jeune femme sur le lit; il la contemple un instant en souriant d'un air étrange...

« Qui m'aurait dit, murmure-t-il, qu'un jour je te tiendrai ainsi en mon pouvoir et que je te dédaignerai... »

Mais le banquier ne s'attarde pas aux réminiscences du passé. Il hausse les épaules et sort de la chambre, dont il ferme la porte avec précaution.

Quelques minutes plus tard, il revient.

Mais il n'est plus seul, cette fois.

Un homme, à la carrure athlétique, aux cheveux roux, le suit. Cet homme a des traits grossiers; presque un mufle d'animal; ses yeux sont asymétriques et il louche effroyablement...

— Tu vois cette femme, Fuchs, dit Baharoff, montrant la pauvre Amy, étendue sur le lit, à son valet; prends-la et emporte-la... Tu sais ce que tu dois en faire...

— Oui, Monsieur, répond la brute qui, en même temps, s'est approchée du lit et soulève le corps d'Amy comme il eut fait de celui d'un enfant...

Suivi de Fuchs, le banquier descendit l'escalier et s'arrêta au bas du perron, au pied duquel une automobile stationnait...

Le bourreau déposa son fardeau dans la voiture et monta à côté du chauffeur.

Quelques minutes plus tard, la voiture s'éloignait de Charlottenbourg, sur la route menant à la forêt de Postdam...

Quand il l'eut vue disparaître, le banquier se frotta les mains en murmurant :

— Bon voyage!...

Puis haussant les épaules, il rentra dans la maison.

*
**

Quand Amy Nabot revint à elle, elle était étendue sur le sol. Elle ne pouvait faire un mouvement; ses bras et ses jambes étaient étroitement liées avec des cordes solides.

Une lampe à pétrole, attachée à une poutre du plafond, lui permit de voir qu'elle se trouvait dans l'intérieur d'un petit chalet de bois aux parois duquel divers trophées de chasse des fusils, des cartouchières étaient suspendus.

La jeune femme regarda autour d'elle.

Elle était seule dans la pièce...

En face d'elle, une porte entr'ouverte lui permit de voir que le châlet s'érigeait dans une épaisse forêt...

Les rayons de la lune filtraient à travers les branches, éclairant les alentours d'une lumière blanche...

Et, soudain, un cri d'épouvante monta jusqu'aux lèvres de la malheureuse jeune femme.

Elle venait de voir un homme, de taille gigantesque, se courbant sur une besogne étrange...

Vigoureusement, il maniait une pioche et creusait le sol...

Un atroce désespoir s'empara d'Amy.

Elle ne pouvait plus douter maintenant du sort que cet homme lui réservait : il creusait sa tombe...

Tout était fini...

Aucun secours ne viendrait, où s'il venait jamais, il serait trop tard...

Avant peu, elle serait couchée dans cette fosse, au fond de cette forêt inconnue...

Avant peu, elle ne serait plus qu'un cadavre enseveli dans le sol étranger, sans que rien marquât sa tombe, sans que personne ne put venir jamais y prier, y déposer des fleurs...

Mais non, non, cela n'était pas possible... C'était un cauchemar, un épouvantable cauchemar...

Elle allait se retrouver à Paris ou, tout au moins, dans cette chambre où elle avait connu trois jours d'angoisse...

Ah! cette angoisse, cette incertitude, en valait mieux que la cruelle certitude qu'elle possédait maintenant...

La Mort!... L'épouvantable et ignoble mort l'attendait, la guettait, impitoyablement...

Comme on se trompe, pensait Amy, lorsqu'on croit qu'on ne tient pas à la vie; comme on se trompe quand

on croit être prêt à la mort... Maintenant, la Mort était là; la hideuse faucheuse s'approchait... si près... si près... si inexorablement...

Et Amy cria, poussa un cri d'angoisse, comme pour mettre en fuite la vision effroyable...

Puis elle se tordit sur elle-même; tortura ses membres meurtris par les cordes, dans l'espoir de faire fléchir celles-ci, dans l'espoir inconscient de s'en délivrer, de fuir... fuir encore...

Elle ne réfléchissait pas; elle ne se disait pas qu'elle n'avait aucune chance de pouvoir s'enfuir; elle luttait désespérément contre l'idée épouvantable qui s'était emparée de son être...

Non! non!... Oh! non!...

Elle ne voulait pas mourir encore... Elle voulait vivre... Un homme l'aimait; elle l'aimait aussi... Puis, elle avait une mission à remplir...

Non! non!...

Ne pas mourir... Vivre! ah! vivre!

Quelle ivresse, il y a dans la vie!...

Mais on ne le sait qu'à l'approche de la Mort; qu'aux heures dernières, alors qu'on lutte contre Celle qui, toujours, triomphe...

Que d'heures ensoleillées reviennent alors hanter le moribond... Que d'heures bénies qu'on n'a pas appréciées... Que de petits bonheurs méprisés apparaissent alors comme de grands bonheurs...

Vivre! oh! vivre!... Vivre encore...

Tout le passé danse autour de la mourante; sur le fond gris des jours uniformes, de grandes arabesques qui sont les amours, les joies, les douleurs, les tristesses, se détachent en couleurs violentes... Tout, dans le silence de l'heure dernière qui sonne, prend une valeur... Le moindre écho résonne...

Amy se voit allant à travers la vie... Petite graine humaine, jetée sur le monde pour pleurer et souffrir; pour aimer et goûter tous les fruits de la vie...

Elle a goûté à tous... les doux et les amers... Elle a connu tous les bonheurs, et aussi toutes les douleurs... Elle a souffert et fait souffrir; elle a pleuré et fait pleurer...

Tous les visages qui passèrent en sa vie viennent des profondeurs de sa mémoire...

Il y a là des vivants et des morts... des souvenirs cruels et douloureux; des souvenirs joyeux et tendres...

Ils viennent vers elle, tendant les bras; offrant leurs mains pour une étreinte, à celle qui est sur le bord de d'éternité.

— Non! Non! Non!...

« Je ne veux pas mourir!... »

Elle a crié cela d'une voix terrible, si terrible, que l'homme qui creuse la fosse, là-bas, hors du châlet, a l'éternité.

— Je ne veux pas mourir...

L'homme a relevé la tête. Il s'approche de la fenêtre; il couvre la femme d'un regard narquois et cruel.

C'est une brute, une brute sanguinaire et violente que ce bourreau...

Ses yeux torves se posent sur la prisonnière qui se débat toujours dans son délire.

Et un rire cynique, un rire insultant sort de ses lèvres.

— Tu peux crier, ma belle petite, mais personne ne t'entendra. Tu es au fond de la forêt de Postdam, au lieu di la « Fosse aux Espions », le coin le plus retiré du bois où personne ne passe... Ah! tu regrettes la vie... Tu es encore belle...

Le regard de l'homme s'allume par degrés... Une idée vient de surgir en son esprit...

Il entre dans la pièce, se courbe sur la prisonnière, arrache autant qu'il le peut ses vêtements, sans cependant défaire les cordes, rassasie ses yeux de la vue de la chair mise à nu de la jeune femme.

Ses lourdes mains frôlent les épaules, la poitrine...

— Dommage, murmure-t-il...

Puis un sourire cynique passe sur ses lèvres épaisses.

Un désir bestial se lit dans ses yeux...

Et Amy, subitement, comprend qu'un autre supplice lui est réservé avant la mort...

Une épouvante plus grande encore s'empare de ses nerfs déjà si ébranlés, un cri d'angoisse inexprimable fuse de ses lèvres :

— Non! Non! Non!...

Le bourreau se penche, pose ses lèvres sur celles de la jeune femme; tout son corps pèse sur celui de la prisonnière et il prononce d'une voix rauque :

— Avant de mourir, tu seras mienne, ma belle fille...

Amy tremble de tous ses membres; elle tente vainement de se dégager de l'étreinte de la brute...

— Tuez-moi, tuez-moi, tout de suite, supplie-t-elle.

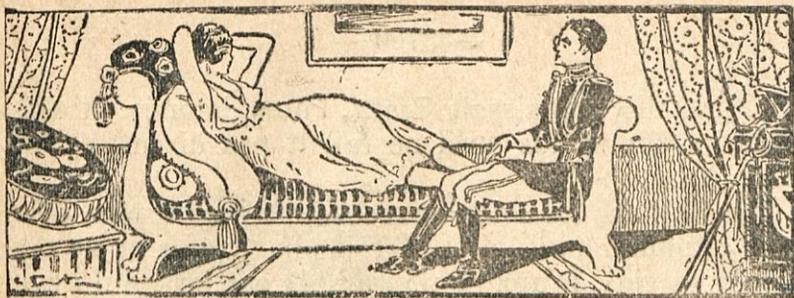
Maintenant, tout a changé... La Mort, lui apparaît comme une délivrance; elle l'implore; elle l'appelle...

La Mort!... La douce Mort... qui délivre... qui sau-
ve...

Mourir!... plutôt que de subir cette étreinte immonde...

Mais la brute rit, inexorable...

Son étreinte ne se desserre pas; Amy, à bout de forces, va perdre connaissance...



CHAPITRE CDLXXII

LOUCHES MANŒUVRES

La servante à qui Amy avait confié sa lettre avait bien rempli la mission dont la jeune femme l'avait chargée.

Mais, de tout le jour, il ne lui fut pas possible de se rendre dans la chambre de la jeune femme, car le majordome l'avait envoyée aux cuisines, d'où son service ne lui permettait pas de sortir.

Cependant, le second jour, vers huit heures du soir, elle avait cru pouvoir se diriger vers l'aile du château où se trouvait la chambre dans laquelle était enfermée la prisonnière.

Elle était arrivée sans encombre jusque-là; mais, soudain, elle s'était trouvée face à face avec Franz, la créature du maître, qui lui avait ordonné de ne pas entrer dans la chambre.

— D'ailleurs, avait-il ajouté, demain soir, cette femme ne sera plus là... Tu n'as rien à faire avec elle...

La domestique était très ennuyée, elle eut voulu recevoir la broche que lui avait promise Amy...

Comment ferait-elle si celle-ci s'en allait, sans qu'elle eut pu l'approcher..

Mais elle connaissait Franz, l'âme damnée du châtelain, et elle savait qu'il ne fallait pas discuter avec lui...

Quoiqu'elle fut avide de recevoir la bague, pour prix de sa commission, il lui importait plus encore de ne pas risquer sa vie... Franz ne plaisantait pas lorsqu'il avait une consigne...

Cependant, après s'être assurée que celui-ci avait été dormir, elle se risqua deux heures plus tard, jusque dans le couloir précédant la chambre de la jeune femme.

Mais Franz n'avait pas quitté la place, sans laisser la consigne à l'un de ses aides qui, encore une fois, barra le passage à la bonne femme.

Celle-ci, désespérant de pouvoir remettre à la prisonnière le récépissé postal pour recevoir le bijou promis en échange, dut, cependant, se résigner à renoncer, pour le moment du moins, à être récompensée.

Elle plaça précieusement le petit reçu dans son portemonnaie, dans l'espoir de pouvoir récupérer un jour sa récompense...

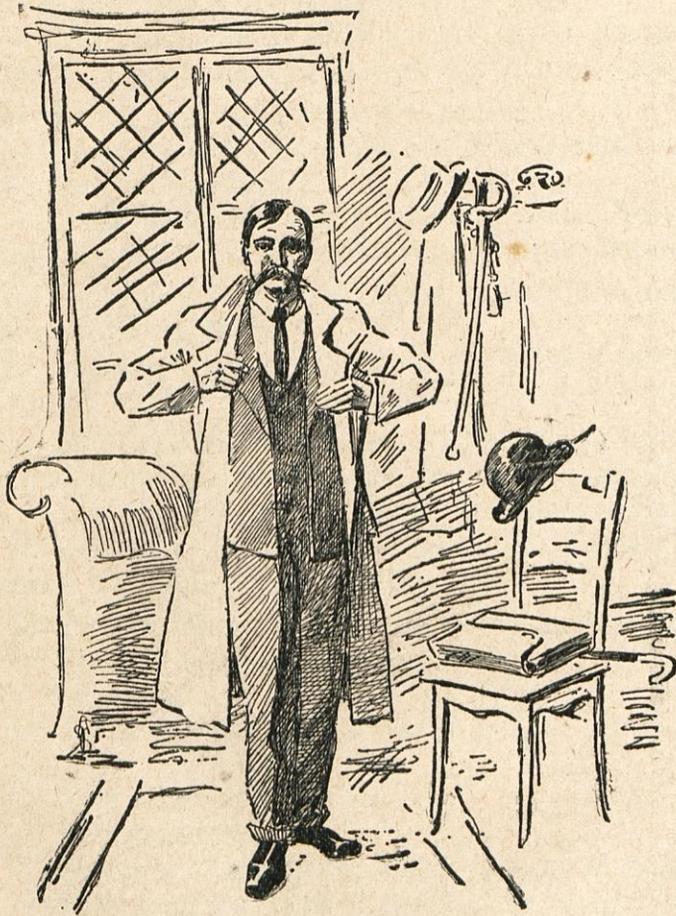
Pendant ce temps, Amy était au désespoir...

*
**

La villa du colonel Natter était erigée sur une des rives de la Sprée, non loin de Postdam.

Le colonel était, à cette époque, le chef du service d'Espionnage de l'Empire Allemand. C'était lui qui était le supérieur direct de Baharoff et c'était lui, également, qui lui avait donné les ordres que nous avons vu le banquier exécuter.

La villa de l'officier était somptueuse; des tableaux, des œuvres d'art, ornaient la galerie dans laquelle le visiteur était tout d'abord introduit.



...il rentra chez lui tout guilleret...

(p. 3707).

Ce jour-là, assis devant son magnifique bureau ministre, le colonel dictait ses ordres à un lieutenant qui faisait auprès de lui fonctions de secrétaire.

— Dîtes-moi, dit soudain le chef, après un instant de silence, à quelle heure Baharoff doit-il venir ici... ?

— Je l'ai convoqué pour dix heures...

— Dans quelques minutes, par conséquent...

— Oui, mon colonel...

— C'est bien. Dès qu'il arrivera, vous l'introduirez près de moi... Maintenant, vous pouvez disposer...

Le lieutenant joignit les talons, salua d'une manière rigide et sortit de la pièce.

Le colonel, resté seul, ouvrit un dossier placé sur son bureau et l'étudia avec attention.

— Beau travail! murmura-t-il, tandis qu'un sourire se jouait sous sa moustache, taillée à la manière de celle de son auguste maître. Je comprends que Sir Wilbur Ransons en fasse une maladie... Ce Baharoff est vraiment un homme très habile...

On frappa discrètement à la porte du bureau.

L'officier s'interrompit pour crier :

« Entrez! »

Le lieutenant-secrétaire parut sur le seuil et annonça :

— Herr Baharoff est là!

— Faites entrer!

L'officier s'effaça, pour laisser passer le banquier.

Celui-ci pénétra dans la pièce et se dirigea vers le colonel, qui s'était levé et venait à sa rencontre, la main tendue.

— Entrez, entrez, mon cher ami...

La porte se referma et les deux hommes restèrent seuls.

— J'étais justement en train de compulser le dossier pris chez Sir Ransons, dit le colonel, quand Baharoff fut confortablement installé dans un fauteuil. Je tiens à vous féliciter. C'est vraiment là du beau, du magnifique travail!... Et aucune trace de vos espions!... Pouvez-vous me dire comment vous avez procédé...?

— Oh! d'une manière bien simple. J'ai obtenu le mot et la clé du coffré-fort par une personne qui vit dans l'intimité de l'attaché d'Ambassade, et qui est au-dessus de tout soupçon, il m'a suffi ensuite d'envoyer l'un de mes hommes prendre dans le coffre ce dont nous avons besoin.

— Mais cet homme aurait pu se faire surprendre...

— C'était l'unique risque à courir... Mais il fallait le courir, on ne pouvait faire autrement. Je ne pouvais charger la personne qui m'a remis la clé de prendre les documents; cela eut pu être mille fois plus dangereux...

— Quoiqu'il en soit et, malgré votre modestie, je vous renouvelle mes félicitations... Il est très habile de pouvoir tenir en mains des personnes de l'intimité de nos adversaires...

— Oh! bien peu de gens, si l'on en prenait la peine, échapperait à nos moyens de coercition... Les pauvres hommes, les pauvres femmes, ont des vices, des défauts... Il y a toujours une heure dans la vie d'un être humain où l'on commet une faute, une très grosse erreur, et cela suffit pour mettre cet homme ou cette femme à la merci d'un ennemi habile... Vous voyez donc, mon colonel, que rien n'est plus facile...

— Pour vous, parce que vous êtes un habile homme... Voyons, avez-vous examiné ce dossier...?

— Superficiellement, très superficiellement, mon colonel, car j'étais pressé de vous le remettre...

Baharoff mentait cyniquement.

Avant de remettre le dossier volé chez Sir Wilbur Ransons au service officiel d'espionnage, il en avait fait tirer des photographies, d'un format extrêmement réduit, qu'il portait dans son portefeuille.

Mais il n'était pas homme à laisser penser qu'il conservait, par devers lui des armes, pour le cas où le salaire qu'il espérait ne serait pas à sa convenance...

Baharoff ne travaillait pas pour l'amour de l'Art, non plus que par dévouement pour la Patrie allemande...

Il travaillait uniquement par désir de lucre, en tant que l'argent constituait de la puissance, de la force...

Et, jusque-là, il avait toujours merveilleusement réussi...

— Eh bien! reprit le colonel, ces pièces sont de toute première importance; elles suffiraient à brouiller les cartes entre la France et l'Angleterre, ce qui serait très intéressant, dans le cas de guerre entre nous et notre voisine de l'Ouest... J'aimerais que l'on fit circuler certaines copies, plus ou moins déformées, de ces pièces, que l'on fit en quelque sorte connaître à l'opinion publique française, le fond que l'on peut faire sur l'amitié anglaise... L'incident de Fachoda s'est réglé à l'amiable, malheureusement; mais on pourrait susciter de nouvelles affaires en Afrique et, en tous les cas, surexciter les esprits... Vous comprenez...?

— Je comprends à merveille... Mais...

— Mais...?

— Mais je vois pas bien l'intérêt que nous récolterions à susciter des craintes de ce genre... Il me semble, au contraire, que la guerre, une bonne guerre, cette fois, ne pourrait avoir lieu; c'est-à-dire que les français ne s'y laisseront entraîner, que s'ils se croient, au contraire, assurés de trouver derrière eux l'opinion mondiale et, particulièrement, l'opinion anglaise... Ne le pensez-vous pas?

— Peut-être avez-vous raison, mon cher Baharoff. D'ailleurs, je ne voulais pas dire qu'il fallait susciter une guerre, ou des causes de guerre; mais simplement qu'il fallait alerter l'opinion, la rendre inquiète, nerveuse, augmenter la tension générale, en un mot...

— Parfaitement, mon colonel; on peut essayer cela... La presse ne demande qu'à publier des articles de ce genre. Je m'y emploierai dès aujourd'hui...

— Bon! Je n'attendais pas moins de vous... Autre chose : où en sommes-nous avec votre jeune espionne?...

— Toutes les mesures sont prises pour qu'elle se taise à jamais. Demain matin, elle dormira de son dernier sommeil dans la forêt de Postdam... Elle ira rejoindre, dans « la fosse aux espions » les envoyés du service secret français en Allemagne que nous avons pu arrêter ces temps derniers...

— Très bien! approuva le colonel... Dès que cela sera fini, et que vous en aurez la certitude, faites rédiger des communiqués à la presse, sur ce sujet... Il faut répandre le bruit que cette femme a été supprimée par l'Etat-major français; il faut répandre cette nouvelle dans le monde entier... C'est une chose très facile à faire : voici une femme qui voulait à tout prix faire des révélations sur l'affaire Dreyfus, dénoncer les chefs qui se sont rendus coupables de faux ou de témoignage suspect en cette affaire... Vous voyez cela?...

— Oh! parfaitement, répondit Baharoff... Rien n'est plus facile. On pourra même se servir comme base de l'article que le fameux Dubois avait déposé dans l'une de mes rédactions et qu'on lui a rendu, mais après en avoir pris, naturellement, copie...

— Ah! de quoi s'agissait-il?

— Justement d'Amy Nabot... Il sera d'autant plus facile d'affirmer que cette femme est tombée victime d'une vengeance qu'elle avait été envoyée quelques mois

auparavant au Caucase en mission extraordinaire; une mission fictive... Dubois, un autre agent secret, un aventurier de la plus basse classe, celui-là, avait, de son côté, mission de la dénoncer au gouvernement russe, comme espionne...

— Et elle n'est pas tombée dans ce piège... ? demanda le colonel, qui paraissait fortement intéressé.

— Elle a échappé, grâce à des circonstances assez obscures; mais Dubois, furieux de n'avoir pas été rétribué, ou craignant je ne sais quelle vengeance avait laissé ici, avant de rentrer en France, un papier dans lequel il accusait l'État-major de se débarrasser de ses agents secrets... lorsqu'ils menaçaient leurs mandants de révélations dangereuses...

— En quoi, dit le colonel, j'approuve fort ces messieurs de l'État-major français; mais voilà évidemment qui doit nous servir... C'est un papier précieux que celui-là... Vous pourrez partir de la mission fictive au Caucase, pour arriver à la disparition actuelle, alors qu'Amy Nabet était devenue plus dangereuse encore puisque les magistrats étaient au courant des révélations qu'elle voulait faire lors du procès Dreyfus...

Baharoff inclina la tête en signe d'assentiment et le colonel reprit :

— Il est certain que le fait que le Gouvernement français ou l'État-major ait voulu empêcher cette femme de faire une déposition innocentant le malheureux Dreyfus dénoncera nettement celui-là comme le fauteur d'une injustice unique dans les annales de l'Histoire contemporaine... De plus, comme les renseignements que nous communiquerons à la presse universelle émaneront incontestablement de journaux ou d'agences de notre pays, il serait possible que nous ayons à enregistrer une protestation du Gouvernement français... de

la sorte que... un incident diplomatique pourrait sur-
gir...

Le colonel fit une pause.

— Vous me comprenez bien? dit-il ensuite...

— Oh! parfaitement, dit Baharoff... Il est certain
que, par ces moyens, nous pourrons sans doute attein-
dre notre but...

Le colonel s'était levé, indiquant que la conversa-
tion était terminée.

Baharoff en fit autant; mais tout en s'inclinant pour
prendre congé, il dit légèrement, comme s'il n'attachait
aucune importance à sa requête :

— Pourrai-je vous rappeler, mon cher colonel, que
j'ai de grosses charges...?

— Naturellement... cher Baharoff... Ne craignez
rien... Si nous réussissons, vous ne serez pas oublié...
Notre auguste empereur sait magnifiquement récompen-
ser ceux qui le servent bien !... Vous serez satisfait...
L'essentiel est que cette femme disparaisse au plus
vite...

CHAPITRE CDLXXIII

UNE NOUVELLE ESPÉRANCE

Avant de quitter Paris, Jacques Valbert s'était
rendu à la Préfecture de Police où il avait pris vision
des documents concernant l'enlèvement d'Amy.

Il avait lu la plainte de James Wells, le rapport de l'inspecteur, relatant les étranges événements de Verneuil et, tout à fait au courant des événements, le jeune journaliste décida d'aller rendre visite à l'explorateur.

Il trouva celui-ci en proie au désespoir.

L'idée que la piste d'Amy était à jamais perdue l'affolait. Il ne savait de quel côté diriger les recherches et, d'autre part, il ne voulait pas quitter Paris, car il craignait que la pauvre Amy ne lui donnât de ses nouvelles...

Le journaliste se présenta, sans lui dire de quelle mission il s'était chargé; mais il lui annonça qu'il était prêt à se joindre à lui dans ses recherches.

— Je serais tout à fait désireux de vous aider à retrouver votre fiancée, lui dit-il.

James Wells lui témoigna immédiatement sa gratitude et se montra ravi de cette aide imprévue.

— Mais, dit-il, où la chercher? Qui sait où ces misérables l'aurent emmenée...? L'inspecteur n'a trouvé aucune trace... Avez-vous quelque idée de l'endroit où nous pourrions la trouver?

— Non! dit James Wells, je n'en ai pas la moindre idée; mais il est certain que nous devons avant peu avoir quelques précisions... Je sais, de source sûre que l'inspecteur Pailleron fait établir un relevé de toutes les voitures automobiles qui ont circulé ce mois-ci en France... Ces voitures, quoique se multipliant déjà, sont encore peu nombreuses; il espère retrouver celle de Vernon. La Préfecture de Police possède un service très bien organisé qui s'occupe de ces voitures et leur confère en quelque sorte un état-civil du jour de leur sortie des ateliers. On connaît ainsi les propriétaires successifs d'une voiture. Il ne peut y avoir aucun doute, on retrouvera celle qui vous intéresse et qui a servi à enlever votre fiancée. Il s'agit seulement de patienter un peu...

— Mais pendant ce temps, Amy peut être en danger, rétorqua James Wells... Je crains tout pour elle...

— Rassurez-vous... Amy Nabot n'est pas une petite fille peureuse; elle a couru déjà de graves dangers auxquels elle a su faire face avec courage et énergie... le passé nous répond du présent... D'ailleurs, il est impossible qu'on l'ait enlevée pour la faire disparaître; on n'aurait pas pris tant de peine... Allons, prenez courage; votre fiancée est vivante; elle est sans doute prisonnière ; mais nous la délivrerons...

Jacques Valbert n'était pas aussi sûr de ce qu'il affirmait qu'il voulait le paraître... La lecture de la terrible liste des disparus, dans le bureau de M. Milon lui faisait craindre que la jeune femme n'eut été grossir cette liste d'une unité; mais il voulait reconforter l'explorateur...

Il avait surtout voulu prendre contact avec celui-ci pour ne pas le perdre de vue, car il se disait que, peut-être, les ennemis de la jeune femme s'attaqueraient à son fiancé; car s'ils avaient à craindre d'être poursuivis, c'était à l'instigation de celui-ci.

Le journaliste prit congé de James Wells et, après son départ, celui-ci retomba dans l'humeur noire qui ne le quittait pas depuis la triste aventure...

Il avait passé par des heures terribles, lors que, de retour à Paris, avec l'inspecteur Pailleron, il s'était rendu compte de son impuissance.

C'était surtout ce sentiment de ne pouvoir rien faire pour voler au secours de sa bien-aimée qui l'affolait...

A plusieurs reprises, il était retourné chez la Simone; mais celle-ci n'avait pas reparu à son domicile et l'inspecteur, lui non plus, ne l'avait pas retrouvée...

Il désespérait donc et souffrait atrocement...

Deux jours après la visite de Valbert, le jeune homme était encore dans le même état d'esprit. Rien ne pouvait le rasséréner. Aucun réconfort ne lui venait.

L'inspecteur Pailleron lui avait appris que la voiture appartenant au propriétaire de la villa de Vernon avait été retrouvée abandonnée dans les environs de Béthune.

Depuis ce jour-là, plusieurs inspecteurs fouillaient activement cette ville et les villages des environs; mais toutes leurs recherches n'avaient jusqu'à ce moment, amené aucun résultat.

James Wells, abattu, découragé, se laissait aller au désespoir profond qui l'envahissait chaque jour davantage.

Soudain, comme il se demandait s'il allait sortir de chez lui pour se rendre encore à la Préfecture de Police, afin de savoir s'il y avait d'autres nouvelles, on frappa à la porte de sa chambre.

Le valet de chambre poussa la porte et lui tendit une lettre.

— Ah! enfin, des nouvelles! Serait-ce d'elle?

Le jeune homme avait parlé tout haut, au grand étonnement du serviteur, qui ne répondit pas.

L'explorateur le congédia du geste, tout en jetant un coup d'œil sur la suscription qui s'étalait sur l'enveloppe.

— Il n'y a pas de doute... C'est une lettre d'Amy...

Un éblouissement passa devant ses yeux. Il dut s'appuyer au dossier d'un fauteuil..

Enfin, il parvint à maîtriser son émotion et à ouvrir la lettre, dont le timbre étranger dénonçait la provenance.

— En Allemagne!... elle est en Allemagne! murmura-t-il.

Amy avait écrit quelques lignes seulement.

James Wells vit, du premier coup d'œil, que la main de la jeune femme devait trembler en écrivant. car sa calligraphie était incertaine.

Cette missive disait :

« Mon cher et bon ami,

« Si vous voulez encore une fois me sauver d'un destin mystérieux, et peut-être horrible, venez immédiatement à Charlottenbourg où je suis prisonnière dans la maison du banquier Baharoff.

« Peut-être arriverez-vous trop tard... Je crains que mes bourreaux, n'ayant rien à attendre de moi, ne veuillent maintenant s'assurer à jamais de mon silence...

« N'oubliez pas... Si je meurs, ma dernière pensée sera pour vous...

« Votre Amy ».

Cette lettre fit trembler l'explorateur.

La personnalité du banquier Baharoff lui était bien connue. Il se demandait pour quelle raison cet homme avait voulu s'emparer d'Amy...

Pourquoi la jeune femme craignait-elle qu'on ne la mit à mort...?

Ce qu'il avait vu dans la maison de Verneuil : les manœuvres étranges, destinées à faire parler la jeune femme, dans l'inconscience, lui faisait craindre en effet une issue fatale... N'ayant plus rien à tirer de la jeune femme; désireux de se débarrasser d'un témoin gênant, Baharoff était bien capable de la faire tuer...

Oui, les craintes d'Amy devaient être fondées.

James Wells n'hésita pas un instant; décidé à courir au secours de celle qu'il aimait, sans perdre de temps, il sonna le valet de chambre et lui donna ordre de préparer sa valise pour quelques jours.

Puis, sans prendre le temps de prendre congé de qui que ce fut, sans passer à la Préfecture de Police, car il pensait que le moindre délai eut pu être fatal à la femme qu'il aimait, il se dirigea rapidement vers la Gare de l'Est.

Le hasard le favorisa.

Lorsqu'il arriva à la Gare, l'express de Berlin était à quai, prêt à partir. Il n'eut que le temps de prendre son billet et de monter dans le train.

Cet express devait lui permettre d'arriver à Charlottenbourg dès le lendemain dans la soirée.

En effet, vers dix heures du soir, le jeune homme pouvait déposer sa valise dans le meilleur hôtel de la ville.

Puis il s'adressa à un des chasseurs de l'hôtel et lui demanda de lui indiquer la demeure du banquier Baharoff.

Le chasseur, stimulé par un bon pourboire, ne se fit pas prier pour indiquer l'adresse demandée.

Une demi-heure plus tard, l'explorateur arrivait devant la grille close de la villa du banquier.

Là, il resta un instant perplexe, regardant le bâtiment du haut en bas.

En raison de l'heure tardive, toutes les fenêtres étaient closes. Pas une chambre ne paraissait éclairée.

Tout devait dormir dans la maison.

Un sentiment d'angoisse s'empara du cœur de James Wells.

Que faire ?

Pendant un long moment, il resta là, immobile, arpentant le trottoir devant la villa. Aucune inspiration ne lui venait... Cependant, il fallait trouver le moyen de pénétrer dans la maison s'il voulait délivrer Amy...

Mais celle-ci s'y trouvait-elle encore ?

Il s'était passé plusieurs jours depuis l'instant où

elle avait écrit le billet qui lui avait appris où elle se trouvait...

Et, maintenant, James Wells se demandait s'il n'avait pas été bien imprudent en venant seul au secours d'Amy... Sans doute eut-il mieux valu demander à Jacques Valbert de l'aider en cette occurrence...

Mais il n'y avait pas à y revenir...

Tout au plus, s'il n'obtenait durant cette nuit aucun résultat pourrait-il envoyer au journaliste un télégramme le lendemain matin pour le prier de le rejoindre et de l'aider...

Comme il réfléchissait ainsi, le jeune homme était arrivé devant un petit bâtiment, encastré dans le mur d'enceinte de la villa et qui devait servir de logement aux domestiques.

Les volets de bois plein étaient percés en haut d'un losange et, par l'un de ces losanges, une pâle clarté filtrait.

— Ah! murmura James Wells, poussant un soupir de soulagement; enfin, il y a là quelqu'un qui pourra me renseigner.

Il frappa doucement au volet et, presque aussitôt, une voix tremblante, une voix féminine, demanda :

— Qui est là?

— Un ami, répondit James Wells, qui, ce disant, mit néanmoins la main à la poche de son veston, dans laquelle il tenait un revolver chargé.

Un instant se passa encore, lourd d'angoisse pour le jeune homme; puis il entendit qu'on soulevait une lourde barre de fer et les volets s'entr'ouvrirent.

Une tête de femme, aux mèches grises en désordre, se montra.

— Que voulez-vous, Monsieur?

— Un renseignement, ma bonne dame...

James Wells avait de la chance. La servante était

justement celle à qui Amy avait confié la lettre à espérer...

— Je voudrais savoir, continua l'explorateur, s'il n'y a pas dans la maison une jeune dame française...

La servante devina immédiatement à qui elle avait à faire.

— N'êtes-vous pas un anglais à qui j'ai envoyé une lettre de la part de cette dame?... N'habitez-vous pas Paris?...

— Oui, répondit le jeune homme; j'ai en effet reçu une lettre de cette dame, qui me disait qu'elle était ici. C'est vous qui l'avez envoyée...?

— C'est moi, dit la femme; je vais vous montrer le reçu de la poste... Je suis même très ennuyée à ce sujet: la jeune dame m'avait promis une belle broche, car elle n'avait pas d'argent... Vous comprenez bien qu'elle était au secret et qu'elle n'avait rien de ce qu'il lui fallait pour écrire... Je lui ai tout fourni et j'ai fait le guet pendant qu'elle écrivait la lettre...

A ce moment, la femme s'interrompt pour dire :

— Mais il n'est pas prudent de parler ainsi à la fenêtre.. La lumière peut attirer l'attention et qui sait ce qui m'arriverait si l'on savait ce que j'ai fait..

— Attendez ! je vais pénétrer chez vous; vous pourrez ensuite refermer les volets...

Aussitôt dit que fait, l'explorateur enjambe l'appui de la fenêtre et pénètre dans la chambrette.

La femme joint les mains d'effroi et, après avoir refermé les volets avec précaution, elle court à la porte pour s'assurer que personne n'est aux aguets.

Puis elle reprend son récit.

James Wells, sans se faire prier, tire de sa poche son portefeuille afin de récompenser la bonne femme du service qu'elle a rendu à Amy.

La servante sourit en encaissant les billets de banque qu'il lui tend...

— Dites-moi, maintenant, où elle est, demande-t-il ensuite. Indiquez-moi où se trouve la chambre qui lui sert de prison... Je veux tenter de la délivrer...

— Mais, monsieur, répond la bonne femme, je ne puis vous le dire ; je ne sais pas où est cette dame, maintenant... Comme je vous le disais, j'ai porté sa lettre à la poste et quand je suis rentrée, le majordome m'a interdit d'aller dans cette partie de la villa ; j'ai tenté à deux reprises de violer la consigne, mais chaque fois je me suis heurtée à un valet qui m'a empêchée de passer... Et puis, hier au soir, on a emporté la jeune dame...

— Emportée, dites-vous ?... Elle était donc malade ? s'exclama James Wells, plein d'un sinistre pressentiment...

— Je ne sais pas, monsieur ! je ne sais rien ; mais il est certain qu'on la portait ; elle paraissait privée de connaissance...

— Malédiction ! s'exclama l'explorateur, frappant du pied... Ah ! les misérables !... S'ils ont touché à un seul cheveu de sa tête...

Les questions sortent de ses lèvres sans arrêt et la femme ne sait faire autre chose que des gestes de dénégation...

Les yeux de James s'emplissent de larmes à la pensée que sa bien-aimée gît peut-être quelque part, morte.. Un affreux désespoir s'empare de lui...

Il s'est laissé tomber sur une chaise ; il n'a pas la force de quitter cette maison où, cependant, il n'a plus rien à apprendre...

— Que faire ?... Que faire ?... Où la chercher ?...

Il va poser d'autres questions à la servante, lui demander mille autres renseignements, mais soudain...

